

Samela Satere-Mawe,
23 ans, étudiante
en biologie, envoie
un paquet de masques.


Exemples de résilience

Samela Satere-Mawe Manaus (Brésil)

SAMELA SATERE-MAWE, étudiante en biologie, 23 ans, est secrétaire de l'Association des femmes autochtones Satere-Mawe à Manaus, au Brésil. Malgré son jeune âge, Samela, dont le nom autochtone signifie « abeille », milite déjà pour défendre les droits de son peuple.

L'association, qui a longtemps prospéré en vendant des produits artisanaux amazoniens, principalement aux touristes, a vu ses activités habituelles cesser à cause de la COVID-19. Le groupe a commencé à fabriquer des masques, d'abord pour ses membres, puis pour les vendre à plus grande échelle. Leur travail a attiré l'attention d'organisations qui leur ont fait don de machines à coudre, de matériel et même de nourriture. Samela coordonne la production des masques, désormais vitaux pour l'association, qui a réussi à se maintenir à flot pendant la pandémie.

Article et photographie de **RAPHAEL ALVES** depuis Manaus (Brésil).



La mère de Samela, Sonia, lui fait un massage
après une longue journée de travail.



Sonia Satere-Mawe, coordinatrice de l'association, montre avec ses filles Samela (à droite) et Sandiely (à gauche) les masques fabriqués par l'association.



Les résidents de l'Association des femmes autochtones Satere-Mawe se réunissent pour une photo de groupe en juillet, après avoir reçu des paniers cadeaux de la fondation pour le développement durable Amazonas.



Les membres de l'association confectionnent des masques.



Un paquet de masques visant à prévenir la COVID emballé par l'association.



Lupe Salmeron Ibarra dans son ancienne université, Edgewood College, à Madison, Wisconsin (États-Unis). Immigrée clandestine, Lupe n'a pas droit aux prêts étudiants fédéraux et doit payer les frais dont les étudiants étrangers doivent s'acquitter, plus élevés que ceux prévus pour les étudiants locaux. L'Edgewood College lui a cependant offert un généreux soutien financier.

Lupe Salmeron Ibarra Madison, Wisconsin (États-Unis)

LUPE SALMERON allait bientôt recevoir son diplôme de l'Edgewood College, dans sa ville de Madison, dans le Wisconsin, et serait la première diplômée de sa famille. Ses proches allaient faire le déplacement depuis le Mexique pour fêter ce moment. Grâce à un stage de printemps à Washington, Lupe était également sur le point de décrocher un emploi à plein temps dans le milieu politique américain.

La COVID-19 a tout fait capoter. Lorsque le bureau de son député et le restaurant où elle travaillait à temps partiel ont été fermés en mars, Lupe, immigrée sans papiers arrivée aux États-Unis à l'âge de six ans, est retournée à Madison. Pendant un certain temps, elle a travaillé au guichet d'une coopérative de crédit pour payer les frais élevés dont les étudiants étrangers doivent s'acquitter. Elle a ensuite elle-même contracté la COVID-19.

Après s'être isolée à la suite de légers symptômes, elle a repris son travail, puis rejoint le personnel d'une association locale qui aide les jeunes originaires d'Amérique latine à accéder à l'université. Tout en aidant les autres à atteindre leurs objectifs, elle garde un œil sur les siens. « Si plus de personnes de ma génération entrent en politique, nous pourrions analyser les failles du système, dit-elle, et insister sur les changements que nous voulons y apporter. »

Article et photographie d'**ARIANA LINDQUIST** à Madison (États-Unis).



Lupe prépare le petit déjeuner de sa jeune sœur Ximena, restée à la maison à Madison.



Lupe tient des étoiles représentant diverses associations dont elle faisait partie pendant ses études.



Lupe fait du vélo avec un vieil ami du lycée, Damien Burke. Madison est une ville progressiste sur le plan politique, et les rappels au vote sont nombreux. Bien que Lupe soit active en la matière, elle ne peut pas voter parce qu'elle est immigrée clandestine. Son jeune frère, qui vient d'avoir 18 ans, sera le premier de la famille à pouvoir le faire.



Lupe regarde la série Grey's Anatomy sur Netflix après le dîner. Pendant qu'elle était malade de la COVID-19, elle a dû s'isoler pendant dix jours.



Lupe et son ami Damien s'arrêtent pour acheter de la limonade.

Raja Mia, chauffeur de cyclotaxi, compte ses recettes de la journée alors que le jour tombe sur Dhaka.



Le soir, Raja aime jouer de la musique avec ses amis.

Raja Mia Dhaka (Bangladesh)

RAJA MIA, 45 ans, est un chauffeur de cyclotaxi qui vit dans la capitale du Bangladesh avec Beauty, sa femme, et Bishal, son plus jeune fils âgé de 7 ans. Leur maison ne compte qu'une seule pièce ; la cuisine et les installations sanitaires sont partagées avec les membres d'autres familles.

Originaire d'un village rural, Raja s'est installé à Dhaka dans l'espoir d'une vie meilleure. En temps normal, il gagne 7 dollars par jour, soit à peine assez pour subvenir aux besoins de sa famille. Lorsque la crise de la COVID-19 a frappé et que la ville a été officiellement confinée le 25 mars, il a eu beaucoup moins de travail et, sans l'aide des voisins, sa famille n'aurait pas eu de quoi se nourrir. Le revenu quotidien de Raja est tombé à 2,50 dollars. Certains jours, il reste à la maison. Le risque de contracter la COVID-19 n'est pas ce qui le préoccupe le plus. « Si je ne travaille pas, nous allons mourir de toute façon », dit-il. **FD**

Article et photographie de **K.M. ASAD** à Dhaka (Bangladesh).



Raja sort son cyclotaxi du garage pour aller chercher un passager.





Raja vit avec sa famille dans une pièce de 9 m² dans la capitale.



Un client paie Raja pour le trajet.



Raja se couvre désormais le visage.